quitté Paris peu de temps après, pour un long voyage en Espagne et au Maroc qui m'avait laissé sans nouvelles sur le coin de monde où la fin soudaine de la jeune femme avait dû être remarquée et commentée. A mon retour, vers le milieu du mois de juillet, la Société était dispersée. Plus tard, j'avais bien essayé de questionner de nouveau l'amie de la morte. Je m'étais heurté contre une volonté de ne plus toucher à ce douloureux sujet, trop formelle pour aller contre. Et puis la vie avait passé. De nouvelles et trop lointaines absences m'avaient rendu absolument étranger aux anecdotes qui couraient les salons sur d'Estinac et sur son veuvage; et voici que je me trouvais, par le hasard d'une villégiature d'été, sous le même toit que cet homme, qui savait, lui, sans doute, le mot véritable de l'énigme, et comment avait disparu cette charmante femme que je revoyais toujours, blonde dans l'angle sombre de sa voiture, — cette même voiture où elle était morte, — fine statuette de Tanagra, si délicate, si mince, si taciturne, avec des yeux fixes et un peu fous!... Ai-je besoin d'en dire davantage pour faire comprendre ce qu'avait ému en moi de souvenirs et de curiosités, d'intérêt poignant et de surprise, cette simple ligne inscrite sur la liste des étrangers, dans ce bureau d'hôtel : « *Marquis d'Estinac et famille, Paris* »?

III

On sait ce que représente d'incohérents amalgames la table d'hôte d'un caravansérail cosmopolite tel que celui qui profilait sur ce col sauvage de la Maloja sa façade monumentale, trouée d'innombrables fenêtres. J'avais dès cette époque, et j'ai gardé le goût passionné de ces cohues cosmopolites, objet de colère pour certains *snobs* à rebours, — un peu plus sots que les autres, étant plus pédants, plus médiocres d'habitudes et plus agressivement bourgeois. Ces vastes hôtels modernes sont, pour le voyageur préoccupé de la théorie des races, un champ d'études inappréciable. Dans les Alpes surtout et depuis que les médecins envoient à dix-sept cents mètres tous les surmenés de la vie, un dîner à la Maloja ou à Saint-Maurice vaut un cours d'ethnologie comparée. Que de fois ne me suis-je pas hypnotisé ainsi, — dans un de ces immenses réfectoires où cent cinquante personnes soupaient en sept ou huit langues, — à calculer ce qu'il tenait d'histoire humaine entre ces murs stuqués à l'imitation du marbre et sous ces plafonds éclairés par une végétation compliquée de fleurs électriques. Mais quand je descendis dans la salle à manger ce soir-là, au premier appel du gong, je ne me souciais guère de la

mixture anglo-italienne, russo-américaine, hispano-allemande, franco-norvégienne où j'allais me trouver plongé. Parmi ces innombrables visages, cuits et recuits au hâle de la montagne, je n'en cherchais qu'un, celui du veuf tragique pour lequel la marquise Odile s'était sans doute tuée. J'imaginais en lui, par avance, une de ces métamorphoses que les très grandes épreuves infligent aux plus frivoles : ses traits jadis si gais devenus tristes, un vieillissement de sa physionomie, moins par l'âge que par le chagrin. Aussi demeurai-je littéralement stupéfié d'apercevoir soudain celui que je me figurais de la sorte, en train de gagner une table réservée, — toujours jeune, toujours svelte, avec sa même expression d'impertinence heureuse, le même tour pimpant de sa moustache blonde relevée au petit fer, un même éclair de fatuité dans ses yeux bleus. Enfin, il était plus que jamais le grand seigneur du dix-huitième siècle, auquel il ne manquait que le jabot, la poudre et l'habit brodé, pour être Richelieu, Lauzun ou Tilly, et, détail qui changea ma stupeur en une véritable révolte, il était accompagné... de qui? — de celle qu'il aurait dû ne pas revoir, s'il gardait le moindre respect à la mémoire de sa femme : Mme Justel elle-même! La superbe et plébéienne créature, plus matérielle et plus brutale d'aspect qu'autrefois, portait une de ces toilettes trop riches qui puent la parvenue; et toute cette vulgarité, toute cette épaisseur de sa grossière beauté étaient rendues plus sensibles par la

présence auprès d'elle d'une enfant de quatorze ou quinze ans que je reconnus immédiatement — cette fois avec indignation — pour la fille de la pauvre morte. La plus saisissante des ressemblances, et la plus navrante pour qui soupçonnait tout, ne permettait pas le doute. Je voyais marcher devant moi le fantôme de celle que je n'avais pas oubliée : c'était la même silhouette fine et hautaine, plus maigre, plus aiguë chez la très jeune fille, la même grâce froide du visage, avec plus de fraîcheur et des traits moins marqués, les mêmes cheveux d'une nuance cendrée, et dans la prunelle, hélas! cette même fixité singulière qui m'avait jadis, durant la demi-heure de mon étrange tête-à-tête en voiture avec la mère, infligé l'impression d'un peu de folie. Ces trois personnes, dont l'entrée abolissait pour moi l'immense foule bruyante des autres convives, prirent place autour d'une petite table ronde, où de grandes fleurs — de ces beaux œillets de l'Engadine aussi énormes que ceux d'Espagne — attestaient la déférence de l'hôtelier. Cette hardie absence de dissimulation, la présence de l'enfant, l'espèce de certitude altière et satisfaite avec laquelle la femme trop parée portait sa tête casquée de puissants cheveux noirs, la familiarité rieuse avec laquelle le marquis lui parlait, ces signes réunis m'éclairèrent soudain. Je me le rappelle. J'avisai le secrétaire de l'hôtel qui surveillait le service de ce commencement de dîner et l'essor des trente garcons, occupés à courir, la serviette au bras, aux

mains les assiettes d'une crème d'orge quelconque, et je lui demandai :

— « C'est bien M. le marquis d'Estinac qui est à cette table, là-bas? » Et sur une réponse affirmative : « Et cette dame avec lui, qui est-ce? »

— « Mais Mme la marquise, la femme de M. le marquis... » me répondit cet homme, du fort accent tudesque qui convient au caporal en chef d'un bataillon de domestiques allemands, dans un *Kursaal* international.

— « Et cette jeune fille? »

— « Mais, Mlle la marquise d'Estinac, la fille de M. le marquis... »

Je ne pensai pas à sourire de l'étonnante déformation que prenaient dans cette bouche germanique les lettres imprononçables de ce nom, ni du visible respect avec lequel cet adorateur du *von* multipliait en le répétant le titre d'Estinac. Je venais de comprendre. Celui dans lequel je m'attendais à rencontrer un veuf tragique et inconsolable s'était remarié, et remarié avec celle même dont la morte avait tant souffert, si les rumeurs du monde disaient vrai. J'ai su depuis que ce mariage était de date très récente et qu'il s'était célébré dans la plus stricte intimité, eu égard au veuvage, récent aussi, de « la belle sucrière », laquelle avait apporté à son second mari une fortune d'un peu plus de quinze millions. Il n'y avait rien que de très simple, de très excusable presque, étant donné le niveau moral de l'époque, dans ce brocantage d'un grand nom contre une énorme

richesse, je le reconnais. Ce marché se justifiait même à un certain degré par la beauté de la femme et par l'élégance de l'homme, réellement très épris l'un de l'autre. Sur le moment, je ne sentis que la cruauté de cette union envers la mémoire de celle qui n'était plus. Le mystère de sa mort subite, qui aurait dû, semble-t-il, se dissiper à ce spectacle, s'obscurcit pour moi davantage encore. Oui. J'aurais dû me dire que d'Estinac ne s'était pas remarié, qu'il n'aurait pas pu se remarier avec Mme Justel, si la marquise Odile s'était vraiment tuée à cause de cette femme. Il y avait là une implacabilité trop monstrueuse de la part de l'un et de l'autre. Ce raisonnement, irréfutable dans cette rédaction, ne se présenta même pas à mon esprit. C'est qu'à la même minute où je venais d'apprendre ce mariage, un simple regard jeté sur le groupe qu'ils formaient, elle, lui et *l'enfant de l'autre*, me révélait que la tragédie de douleur, commencée jadis entre la marquise Odile et sa rivale, continuait entre celle-ci — devenue la marquise d'Estinac à son tour — et cette jeune fille, si pareille à sa mère. Et voici que cette situation si plate m'apparaissait de nouveau sous un angle d'énigme : par-dessous les motifs d'intérêt et de vanité qui n'auraient pas suffi à expliquer l'impudeur, le sacrilège plutôt, de ce second mariage, contracté malgré les mânes de l'épouse suicidée, j'apercevais d'autres motifs, — tout un drame moral si douloureux, si cruel, que je croirais l'avoir rêvé, — n'était l'indiscutable réalité du dénouement.

Le père, la belle-mère et la fille étaient donc assis autour de cette table d'hôtel dont les opulents œillets sauvaient la banalité, et servis par deux domestiques à eux. Du marquis, je voyais seulement ses épaules et le derrière de sa tête, — une tête sans cesse en mouvement sur une nuque musclée et souple. Mme d'Estinac — il faut bien que je l'appelle ainsi maintenant! — et la jeune fille, m'apparaissaient toutes deux, de profil lorsqu'elles se parlaient l'une à l'autre, de trois quarts lorsqu'elles s'adressaient au marquis... Quand elles se parlaient? — Ma remarque immédiate fut précisément que la conversation se concentrait tout entière entre le marquis et sa seconde femme. La toute jeune fille gardait entre eux cette attitude absente que je me rappelais si bien, — elle m'avait tant frappé chez sa mère lors de notre fantastique course vers Notre-Dame-des-Victoires. — L'immobilité de cette physionomie comme voilée était d'autant plus saisissante que les allées et venues de l'expression, du regard, du sourire, de la vie enfin, sont si naturelles à un jeune visage. Avec cela, un pli d'une précoce amertume fermait sa jolie bouche, ses joues étaient si pâles que même le coup de fouet de l'air, sur ces hauts sommets, n'avait pu en colorer la maigreur creusée. Le contraste entre la belle humeur du père et cette tristesse, entre l'insolent éclat de santé de la marâtre et cette consomption, donnait à l'orpheline, malgré le prosaïsme du décor et de la circonstance, le plus pathétique, le plus inoubliable

aspect de victime... Victime, de quoi?... De l'égoïsme de son père d'abord, ce vrai représentant des gentilshommes d'avant 1789, sensuel et léger comme eux, comme eux libertin et insensible, voluptueux et dur, un de ces dévorateurs de fortunes, gracieux et braves, gais et magnifiques, mais sans l'ombre d'un scrupule quand il s'agit d'argent ou de plaisir. Je n'aurais pas su de lui ce que j'en savais, ni soupçonné ce que j'en soupçonnais, j'aurais deviné combien peu il se souciait de sa fille, à voir comme il dînait jovialement à côté d'elle, sans prendre garde à sa pâleur et à sa visible mélancolie, se faisant apporter deux ou trois espèces de vin, les dégustant, mangeant abondamment et d'une cuisine préparée exprès pour lui, et rieur, et causeur! Et il avait ce contentement animal, cette joie du sang et des muscles, de l'estomac plein et du cerveau vide, qui se reconnaît, on ne sait à quoi, à une coloration du cou et de l'oreille, à l'aisance alerte du geste, à une lumière bestiale de la prunelle, au son affirmé et métallique de la voix. Comment rendre avec des mots cet effluve de vitalité heureuse et arrogante qui émane de tout un être? Comment rendre aussi, ce que je discernais nettement chez la belle-mère, un arrière-fond de scélératesse implacable de vulgarité, cette violence cachée d'un mauvais sentiment exaspéré jusqu'à sa plus cruelle intensité dans une nature commune, l'énergie plébéienne conservée intacte malgré le luxe, le titre, les habitudes, et cette énergie mise au service

d'une affreuse passion d'injustice. Je n'observais pas cette femme depuis dix minutes, et, deux fois, je l'avais surprise posant sur sa belle-fille ce même regard de cruauté dont je l'avais vue jadis envelopper la mère de cette enfant. Il y avait de tout dans ce regard : de la jalousie, car cette femme éprouvait pour d'Estinac une de ces passions exclusives qui, dans ces organismes de demi-paysannes, ont la fougue aveugle d'un instinct. — Il y avait de l'envie, car cette robuste et forte créature se sentait obscurément et continuellement humiliée par cette adorable fleur d'aristocratie qu'était la petite. — Il y avait quelque chose d'autre encore : cette furieuse hostilité d'un tempérament despotique en présence d'une opposition dressée devant lui, muette mais irréductible. Tous les éléments complexes de cette situation singulière, je les démêle à distance, par la vertu d'une réflexion rétrospective. Dans cette salle d'hôtel et durant ce dîner, j'en eus seulement l'intuition, mais si nette, si indiscutable, que les preuves acquises depuis n'ont rien ajouté à ma certitude de ces premiers instants : la seconde Mme d'Estinac haïssait mortellement sa belle-fille.

Que pensait celle-ci? Rendait-elle à la marâtre haine pour haine? Jalousait-elle l'affection que son père portait à sa nouvelle femme? Dans quelle mesure les sentiments éprouvés par sa mère frémissaient-ils dans son jeune cœur? Je devais, dès cette soirée d'arrivée, répondre en partie à ces questions. En partie seulement, car cette seconde

Odile — elle s'appelait aussi de ce rare et romanesque prénom — ressemblait de toute façon à l'autre. Elle avait déjà, dans cet âge si jeune, cet effarouchement devant la pitié, cette révolte contre le regard jeté sur les plaies vivantes et saignantes de son être intime, fût-ce pour en soulager la douleur. Oh! la précoce et attachante enfant, et quand j'y songe après des années, je retrouve en moi, aussi émue qu'alors, cette compassion dont elle n'a pas plus voulu que sa mère!... Je crois la voir, après ce dîner où elle n'avait certainement pas dit vingt mots, assise dans le vestibule de marbre, où un orchestre autrichien égrenait ses mélodies gaies, tandis qu'un peuple de touristes y prolongeait un jacassement de tour de Babel. Je sens encore ses yeux, d'un bleu presque glauque, se poser sur moi, tandis que je saluais son père et sa belle-mère, et comme celle-ci m'avait parlé de nos connaissances parisiennes avec cette familiarité des gens à fort tempérament, qui passe pour de la bonhomie, le visage d'Odile exprima une immédiate antipathie à mon égard. Cette antipathie d'enfant, je ne pus pas la supporter. J'essayai aussitôt de lier la conversation avec elle, sans rien obtenir de sa bouche boudeuse que des monosyllabes, jusqu'à la seconde où je prononçai un nom qui la transforma tout à coup. Voici comment : d'Estinac, toujours courtois, m'avait prié de m'asseoir auprès d'eux pour écouter le concert, d'autant que nous ne fumions ni l'un ni l'autre. Les musiciens avaient débuté par quelques

morceaux classiques. Ils passèrent bientôt à des airs de danse, et, les premières mesures d'une valse de Strauss s'étant fait entendre, quelques jeunes femmes et quelques jeunes hommes se détachèrent du groupe des auditeurs. Une sauterie s'organisait :

— « Et vous, chère amie, » demanda le marquis à sa femme, « dansez-vous ce soir? »

— « Pourquoi pas? » répondit-elle, et, s'adressant à moi : « Vous m'excusez?... » Et déjà elle tournait entre les bras de son mari, me laissant seul avec Odile à laquelle je demandai à mon tour :

— « Vous ne dansez pas, mademoiselle? »

— « Non, monsieur, » fit-elle sèchement, « je vous remercie, » et nous restâmes quelques instants à regarder l'ondoiement des couples, parmi lesquels d'Estinac et sa femme formaient, sans conteste, le plus remarquable. Cette créature à la beauté puissante et cet ancien officier aux allures vives, avaient tous deux, quand ils valsaient, une fusion si complète de leurs mouvements, ils donnaient une impression si frappante de robustesse et de souplesse, ils étaient si visiblement amoureux et heureux, que la vulgarité de la femme s'en transfigurait. La bacchante apparaissait derrière la plébéienne, et l'empire qu'elle exerçait sur le gentilhomme s'expliquait trop, trop aussi la jalousie que cette créature sans âme avait dû inspirer à la première femme du marquis, à cet être tout âme, toute sensibilité, toute délicatesse.

L'image de la sacrifiée me revint, si présente, si attendrissante que je me laissai aller à en parler à sa fille, sans calcul aucun. Pensant à un mort pour qui certains survivants sont trop ingrats, c'est un besoin parfois de se convaincre que d'autres ne l'ont pas non plus oublié :

— « La première fois que j'ai eu l'honneur d'être présenté à madame votre mère, » lui dis-je, « je me souviens, c'était à un bal... »

— « Mme d'Estinac n'est pas ma mère, » répondit Odile, d'une voix dédaigneuse et presque brusque.

— « Je parle de votre vraie mère... » repris-je, tout remué par sa méprise. Je la vis qui me regardait avec des yeux d'où l'antipathie s'en allait, puis, d'un autre accent, timide, voilé, où se dissimulait une question qu'elle ne posa pas :

— « Vous avez connu ma mère? » dit-elle, et son ton pour prononcer ces mots, signifiait : « Et vous avez pu causer avec celle-ci!... » puis, continuant sa pensée après un silence : « Moi aussi je me souviens d'elle, partant pour des bals. Chaque fois elle montait me dire adieu et m'embrasser avant de s'en aller, tout habillée... Je la revois souvent ainsi... »

— « Vous ne sauriez croire, » repris-je, « combien vous me la rappelez. Tout à l'heure à la table du dîner, quand vous êtes entrée, je ne vous connaissais pas, je vous ai reconnue... »

— « Je sais que je lui ressemble, » répondit-elle. Puis, hochant sa tête, et, pour la première fois

depuis le commencement de la soirée, esquissant un sourire : « Seulement elle était si jolie, elle!... » et, sérieuse de nouveau ou plutôt doucement triste : « Mon plus grand regret, c'est de ne pas l'avoir revue une dernière fois, quand elle était morte. Elle se portait si bien quelques jours auparavant... Elle m'avait envoyée à la campagne chez ma grand'mère... Je ne suis revenue qu'après... »

Elle se tut. Ses yeux profonds fixèrent sa pensée avec une ardeur si douloureuse que je respectai son silence. Le détail que me livrait son innocente mélancolie jetait une nouvelle lueur sur le mystère de cette mort à laquelle j'avais tant songé. Très souvent, je m'étais dit en pensant à la marquise Odile : « Une mère qui se tue!... » Je comprenais maintenant qu'attirée maladivement sur le fatal chemin du suicide, elle n'avait plus voulu revoir sa fille. Dieu! Comment n'avait-elle pas été retenue par la charmante et frêle enfant dont elle aurait dû mesurer la sensibilité à la sienne? Et elle aurait compris qu'elle ne devait pas la laisser seule au monde, sans défense, avec une âme si évidemment vulnérable. Pour que le désespoir de l'épouse trahie eût étouffé sa tendresse maternelle, fallait-il qu'elle eût aimé ce mari, qui l'aimait si peu!... Et la valse continuait, une de ces valses viennoises où la langueur se noie de tristesse, et cette musique faisait un accompagnement doux et navré à la sensation de mortelle pitié qui me noyait le cœur. Je regardais le père de ma petite

voisine entraîner au rythme de cet air voluptueux la grande et belle créature qui avait remplacé l'autre. La seconde Mme d'Estinac portait ce soir-là une robe de faille d'un jaune orangé, très intense, qui augmentait encore le caractère massif, comme opaque, de sa beauté, en fonçant son teint, ses cheveux, ses yeux, toute sa chair. Le mari, lui, était rajeuni par l'excitation de la danse, et ses prunelles claires, son visage fin, sensuel et aride, donnaient l'idée de l'homme qui n'a jamais pleuré. Je me retournai vers la jeune fille et j'allais recommencer de lui parler quand, cette énervante musique s'étant arrêtée, d'Estinac et sa femme revinrent de notre côté :

— « Ces airs autrichiens sont délicieux, » dit-il en passant sur son front son mouchoir parfumé. — Je reconnus l'arome qui flottait autour de la robe de la marquise. — « Et vous n'avez pas pu décider Odile à danser?... » ajouta-t-il en riant : « Cette méchante fillette-là est beaucoup moins jeune que son père... »

— « Elle joue à la grande personne, » fit la marâtre en haussant ses belles épaules. « Ça lui passerait vite, si on m'écoutait. »

Il y avait quelque chose de si gratuitement agressif dans cette observation que d'Estinac lui-même en parut gêné, sans doute parce que j'étais là. Il ne releva pas la phrase de sa femme à laquelle Odile ne répondit pas non plus. Mais je n'ai jamais vu de plus hautain regard et de plus méprisant que celui dont cette petite patricienne

toisa la manante, sous la tyrannie de laquelle il lui fallait vivre. La colère monta au visage de cette femme impulsive qui, pour châtier l'insolence de ce regard, prit tendrement le bras de son mari et s'y appuya. Je vis alors les paupières de la jeune fille s'abaisser sur ses yeux, comme pour retenir les larmes qui allaient en jaillir. Un mauvais sourire de triomphe et de défi, de passion satisfaite et de cruauté, retroussa les coins de la bouche de la belle-mère. L'orchestre avait repris une valse aussi voluptueuse, aussi légère que la précédente. Odile se leva en disant :

— « Je me sens un peu lasse. Si vous me permettez, j'irai me coucher. »

— « *Je* vous permets d'aller vous coucher, » avait répondu Mme d'Estinac, et, mettant la main sur l'épaule de son mari : « Encore un tour, voulez-vous?... » Il eut à peine le temps d'effleurer des lèvres les cheveux de sa fille; déjà sa femme l'avait entraîné; et ils tournaient, tournaient de nouveau, tandis que la mince silhouette de l'enfant malheureuse disparaissait derrière la porte...

IV

Cette étrange et pénible scène, on le comprendra, ne me laissait plus capable de continuer ma

route avec l'insouciance de la veille. En restant à la Maloja, je n'espérais certes pas améliorer en rien un sort qui m'apparaissait comme très misérable. Mais une irrésistible sympathie me dominait. Peut-être aussi devinais-je que les rapports de cette belle-mère et de cette belle-fille en étaient à ce degré de suprême tension qui précède les catastrophes. J'ai pensé souvent, depuis lors, que ce pressentiment, obscur et inconscient chez moi, de la crise toute voisine, avait été très conscient chez une autre, et lucide jusqu'à la préméditation. Si peu vraisemblable que paraisse cette hypothèse, peut-être d'Estinac ignorait-il que la marquise Odile s'était tuée? Mais la seconde Mme d'Estinac, elle, ne l'ignorait pas. Elle n'ignorait pas davantage — les plus illettrés savent cette loi pathologique aujourd'hui — que le suicide est une maladie héréditaire. Je me dis cela; je me rappelle, durant cette semaine, quel constant abus de pouvoir elle exerça, devant moi, sur une enfant prédisposée aux idées fixes, et alors il me semble que j'ai assisté à un assassinat, inatteignable par les lois, mais aussi caractérisé que si la marâtre eût employé le poison. Et puis, je repousse cette accusation comme trop hideuse. Je n'aperçois plus, dans le jeu de ces deux natures l'une contre l'autre, qu'un duel autour de la partialité d'un père et d'un mari, comme il s'en produit, neuf fois sur dix dans un second mariage, entre les enfants du premier lit et la nouvelle épouse. D'ailleurs que savoir, quand il s'agit d'êtres aussi fermés sur